

1914-1918 : La Mobilisation des intellectuels au service de la guerre

Jean-Yves Mollier

Vue d'aujourd'hui, la mobilisation quasi unanime des intellectuels européens au service de la guerre en 1914 paraît en grande partie incompréhensible. Le « court XXe siècle », comme l'a brillamment intitulé Eric Hobsbawm,¹ a certes connu de nombreux conflits armés mais le sentiment général qui a dominé les années 1919-1939 puis 1945-1991 a plutôt été le pacifisme que le bellicisme. Evident si l'on songe au refus de « mourir pour Dantzig » en 1939, à la dénonciation de la torture en Algérie dans les années 1950 ou au refus des bombardements américains au Vietnam quinze ans plus tard, cet humanisme profond qui a conduit écrivains, artistes et étudiants à s'opposer aux volontés impériales de leurs gouvernements pendant près d'un siècle rend, en retour, plus difficilement intelligible l'armement moral des clercs au service de la guerre à l'orée du premier grand affrontement mondial. Si l'on se souvient qu'en 1914, Sigmund Freud pouvait écrire: « Pour la première fois depuis trente ans, je me sens autrichien et désire donner une seconde chance à cet empire dans lequel je ne plaçais que peu d'espoirs. Toute ma libido est offerte à l'Autriche-Hongrie »,² lui qui, après 1919, allait dénoncer l'utilisation de la psychiatrie pour repérer les déserteurs et la dérive fascisante de ses collègues,³ on comprend qu'un fossé sépare notre perception de l'événement de celle des contemporains.

Depuis une vingtaine d'années, la thèse de George Mosse sur la brutalisation des sociétés européennes et le consentement patriotique à la guerre, peu à peu

Jean-Yves Mollier est professeur d'histoire contemporaine à l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines et chercheur au Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines. Il a récemment publié *La Mise au pas des écrivains: L'impossible mission de l'abbé Bethléem au XXe siècle* (Paris: 2014) ; *Edition, presse et pouvoir en France au XXe siècle* (Paris: 2008); et codirigé le *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine* (avec Christian Delporte et Jean-François Sirinelli) (Paris: 2010). Il est spécialiste d'histoire politique et culturelle de la France contemporaine (XVIIIe-XXIe siècles).

¹ Eric Hobsbawm, *The Age of Extremes: The Short Twentieth Century, 1914-1991* (Cambridge, 1997).

² Ernest Jones, *Sigmund Freud: Life and Work* (London, 1953-1957), 3 vol. t. 2, 192.

³ Kurt R. Eissler, *Freud sur le front des névroses de guerre* (Paris, 1992), et Laura Sokolowsky, *Freud et les Berlinoises: Du congrès de Budapest à l'Institut de Berlin, 1918-1933* (Rennes, 2013).

transformé en haine de l'ennemi, semble s'être imposée dans une vision culturaliste qui domine l'historiographie de la Grande Guerre.⁴ Toutefois la riposte, d'abord cantonnée aux historiens de la contrainte étatique, Rémy Cazals et Frédéric Rousseau en France,⁵ qui s'appuyaient sur un certain nombre de témoignages de combattants dont les fameux *Carnets* du tonnelier Louis Barthas,⁶ s'est récemment étendue à tous ceux qui remettent en cause l'analyse unidimensionnelle qui sous-tend la thèse des adeptes de la « culture de guerre ». L'historien André Loez, dans son étude des mutins et des « refus de guerre »,⁷ a montré que les différences d'origines et de statuts ne s'estompaient pas dans la contestation de la boucherie. Plus récemment, le sociologue Nicolas Mariot, en examinant les correspondances, journaux et carnets des intellectuels au front,⁸ conclut à la persistance d'un *ethos* de classe qui amène le professeur, l'avocat ou le médecin, voire le négociant à vivre comme un calvaire la promiscuité avec des poilus dont la seule aspiration semble être de se saouler dès qu'ils en ont l'occasion. Loin d'avoir partagé l'enthousiasme ou la résignation patriotique des plus instruits – une minorité sur la ligne de feu – la masse des soldats aurait obéi sans états d'âme ni référence à leur condition de citoyens mobilisés pour défendre la patrie menacée, ce qui contredit la vision désormais classique de Leonard Smith.⁹ A l'issue de son étude, Nicolas Mariot termine par une ultime interrogation: « Pourquoi, à ce moment précis de l'histoire des Etats-nations européens, leurs élites se sont-[elles] aussi résolument et massivement engagées dans et pour la guerre? Voilà ce qu'il reste, au cœur même des engagements, à explorer ».¹⁰

Quoiqu'il évoque et cite les nombreux travaux consacrés aux intellectuels depuis l'affaire Dreyfus,¹¹ le sociologue ne reprend pas à son compte le point de vue sartrien selon lequel seul l'intellectuel engagé, donc critique et vigilant dans la tempête, est digne de ce nom. Incluant Barrès, Bergson, Durkheim, Lavisce et Péguy dans la même catégorie socioprofessionnelle que Jaurès, Romain Rolland et Gaston Gallimard, alors que le comportement des uns fut diamétralement l'inverse de celui des autres, il néglige volontairement la variable politique. Si l'on considère que les socialistes de tous les pays belligérants, POSD^(b) de Russie excepté, se rallièrent à l'union sacrée au début du mois d'août 1914 et que les confédérations syndicales qui prônaient la grève générale en cas de conflit armé les imitèrent, on peut en effet rejoindre André Loez et Nicolas Mariot et admettre notre désarroi face à cet engagement généralisé. Un siècle après le déclenchement de la Première Guerre mondiale, il faut bien avouer que nous ne comprenons plus les logiques qui entraînaient ces hommes vers l'acceptation d'une guerre dont, pour beaucoup, ils avaient horreur.

⁴ Voir George L. Mosse, *Fallen Soldiers: Reshaping the Memory of the World Wars* (Oxford, 1990); Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, *14-18: Retrouver la guerre* (Paris, 2000) pour un exposé de cette thèse.

⁵ Rémy Cazals et André Loez, *Dans les tranchées de 1914-1918* (Pau, 2008), et Frédéric Rousseau, *La guerre censurée: Une histoire des combattants européens de 1914-1918* (Paris, 2003).

⁶ Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918* (Paris, 1978).

⁷ André Loez, *14-18, Les refus de la guerre: Une histoire des mutins* (Paris, 2010).

⁸ Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée?: 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple* (Paris, 2013).

⁹ Leonard Smith, *Between Mutiny and Obedience: The Case of the French Fifth Infantry Division during World War One* (Princeton, 1994).

¹⁰ Smith, *Between Mutiny and Obedience*, 385.

¹¹ Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours* (Paris, 1986), et Christophe Prochasson et Anne Rasmussen, *Au nom de la patrie: Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)* (Paris, 1996).

Christophe Prochasson, revenant en 2008 sur ces questions, consacrait la troisième partie de son étude aux « intellectuels en guerre ».¹² Tout en signalant les rares dissidences observées dans les pays belligérants, Einstein et son manifeste *Aufruf an die Europaer*, Romain Rolland et ses articles réunis sous le titre *Au-dessus de la mêlée*, Bertrand Russell et son *Appeal to the Intellectuals in War-Time*, ou Gorki et Boulgakov en Russie – il oublie Lénine! – l'historien français souligne l'osmose réalisée entre la masse des écrivains, des universitaires et des artistes avec les gouvernements. De Conan Doyle, Galsworthy, Wells et Kipling en Grande-Bretagne à Bergson, Durkheim et Lavissee en France ou Max Planck et Wilhelm Röntgen en Allemagne, voire d'Annunzio et Marinetti en Italie, presque tous jugèrent indispensable d'appeler ceux qui leur faisaient confiance à prendre les armes. Son constat est identique à celui de Christopher Clark qui conclut son essai intitulé *The Sleepwalkers: How Europe Went to War in 1914* en faisant remarquer qu'une commune culture politique conduisit les élites instruites à accepter la guerre avant même que le premier coup de canon ait été tiré.¹³ Sans aller jusqu'à rédiger, comme Marinetti, un manifeste dont le titre claquait comme un drapeau: *Pour la guerre, seule hygiène du monde et seule morale éducatrice!*, nombre de clercs avaient intégré une sorte de darwinisme social qui leur faisait voir l'affrontement militaire comme inéluctable et désirable.¹⁴

Dans une Europe de plus en plus éduquée, où la réforme de l'instruction universelle est achevée en Angleterre, en France, en Allemagne et, en partie, en Autriche-Hongrie, où une presse diversifiée est omniprésente dans l'espace public, où la culture de masse a gagné de larges secteurs de la population à la lecture de romans et de magazines,¹⁵ où les intellectuels font de la maîtrise de leur esprit critique et de l'utilisation dans la vie ordinaire de leurs méthodes d'analyse développées dans les laboratoires un impératif catégorique, leur ralliement aux buts de guerre des États-nations dans lesquels ils vivent ne va pas de soi. Il dérouta d'autant plus qu'en France au moins, jusqu'au 31 juillet à 21 H 40, la possibilité d'une levée en masse contre le décret de mobilisation générale existait puisque Jaurès clamait haut et fort, quelques minutes avant d'être assassiné, qu'il allait dire leur fait à Poincaré, à Viviani et à tous ceux qui poussaient à la guerre.¹⁶ S'il est admis que les chefs socialistes négocièrent, sur les cendres à peine refroidies de son cadavre, la non-application du « carnet B » en échange du ralliement à l'Union sacrée,¹⁷ leur volonté de ne pas exposer les syndicalistes les plus en vue à des arrestations massives ne fut qu'une des raisons qui les poussa à ne pas s'opposer au courant qui semblait vouloir tout emporter sur son passage.

Alors faut-il admettre avec Christophe Prochasson, rejoignant sur ce point Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau et tous les adeptes de la brutalisation des sociétés européennes, que « la culture de guerre laissa peu de marges de manœuvres et que s'en évader [était] chose quasi impossible »?¹⁸ Mais ce serait revenir à une conception de la culture proche de celle de l'idéologie conçue comme un filet dont les

¹² Christophe Prochasson, *Retours d'expériences* (Paris, 2008).

¹³ Christopher Clark, *The Sleepwalkers: How Europe Went to War in 1914* (London, 2012).

¹⁴ Publié en 1915, ce manifeste est actuellement présenté au Guggenheim Museum de New York dans le cadre d'une exposition consacrée au futurisme italien.

¹⁵ Jean-Yves Mollier, Jean-François Sirinelli et François Vallotton, dir., *Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques: 1860-1940* (Paris, 2006).

¹⁶ Jacqueline Lalouette, *Jean Jaurès: L'assassinat, la gloire, le souvenir* (Paris, 2014).

¹⁷ Jean-Jacques Becker, *Le carnet B* (Paris, 1973).

¹⁸ Prochasson, *Retours d'expérience*, 285.

mailles sont si serrées que nul ne peut s'en échapper, ce qui, cette fois, entraîne sur la voie d'un déterminisme absolu. Ou convient-il d'adopter le point de vue sociologique de Nicolas Mariot pour qui la masse des soldats se contenta d'obéir aux ordres du pouvoir militaire, sans avoir besoin de justifier leur démarche par un idéal patriotique ou une conception du soldat-citoyen maître de son destin? Ainsi isolés, les intellectuels apparaîtraient comme infiniment plus responsables, puisque consentants, dans leur écrasante majorité, à une politique à laquelle ils auraient pu s'opposer, que leurs camarades de tranchées. Ceux-ci en effet n'ajoutèrent pas à l'inhumanité de leur sort un aveuglement idéologique que la génération des Julien Benda reprochera amèrement aux premiers dans le pamphlet dont le titre résume l'acte d'accusation, *La trahison des clercs*.¹⁹

Résignation patriotique ou conformisme des masses?

Au début du *Voyage au bout de la nuit*, Louis-Ferdinand Céline montre la puissance magnétique des défilés militaires et des retraites aux flambeaux, qui conduisent Ferdinand Bardamu à s'engager pour défendre la patrie, pourtant encore en paix avec ses voisins. Instituées en 1912 par le ministre de la Guerre et ancien leader socialiste Alexandre Millerand, ces manifestations populaires destinées à raviver la flamme des populations empruntaient aux processions religieuses une partie de leur rituel tout en le détournant au profit d'une ferveur patriotique faisant davantage appel aux sentiments qu'à la raison. Que ce soit un homme politique habitué aux meetings électoraux, aux défilés du 1^{er} Mai et aux rassemblements de foules compactes qui ait prôné ce genre de concerts nocturnes en dit long sur le populisme et la désespérance de ceux qui, après avoir cru à l'avènement d'une société nouvelle, mirent leur énergie au service du patriotisme le plus exalté. De ce point de vue, des parcours de vie tels que ceux d'Alexandre Millerand, Aristide Briand et Gustave Hervé sont significatifs de certaines évolutions.

Alexandre Millerand suscita la désapprobation de son propre camp dès son ralliement au gouvernement de Défense républicaine de Waldeck-Rousseau en juin 1899 mais c'est surtout son basculement du côté des adversaires intransigeants de l'Allemagne qui en fit l'objet des critiques les plus virulentes à gauche à partir de 1910.²⁰ Aristide Briand, quant à lui, fut ministre de la Justice de juillet 1914 à octobre 1915 puis président du Conseil d'octobre 1915 à mars 1917,²¹ ce qui interdit de relire son action pendant la Grande Guerre à l'aune du prix Nobel de la paix qui lui fut attribué en 1926. Gustave Hervé alla encore plus loin en transformant *La Guerre sociale* en un journal chauvin, *La Victoire*, en 1916, et en soutenant, plus tard, Mussolini puis Pétain.²² Sans avoir été socialiste, Georges Clemenceau transforma lui aussi *L'Homme enchaîné* en *L'Homme libre* quand il prit la présidence du Conseil, en mars 1917, et il n'eut de cesse d'avoir emprisonné tous ceux qui s'opposaient à sa volonté d'écraser l'Allemagne, ce qui, une nouvelle fois, ramène à la responsabilité des clercs les plus engagés pendant l'affaire Dreyfus dans l'appel au ralliement patriotique. Sans rejoindre totalement Simon Epstein qui, dans un livre controversé intitulé *Un paradoxe français. Antiracistes dans la Collaboration, antisémites dans la*

¹⁹ Julien Benda, *La trahison des clercs* (Paris, 1927).

²⁰ Jean-louis Rizzo, *Alexandre Millerand, socialiste discuté, ministre contesté et président déchu (1859-1943)*, Paris, L'Harmattan, 2013.

²¹ Gérard Unger, *Aristide Briand, le ferme conciliateur* (Paris, 2005).

²² Gilles Heuré, *Gustave Hervé, Itinéraire d'un provocateur: De l'antipatriotisme au pétainisme* (Paris, 1997).

Résistance,²³ pointait d'un doigt accusateur un certain nombre de trajectoires dérangementes, tout en négligeant le facteur générationnel et la mort de la plupart des dreyfusards avant 1940, on ne peut que demeurer dubitatif en présence de dérives telles que celles-ci ou encore celle de Daniel Halévy, compagnon de Charles Péguy devenu en 1940 pétainiste convaincu avant d'approuver, vingt ans plus tard, les combats douteux de l'OAS en faveur de l'Algérie française.²⁴

Face à des retournements aussi impressionnants, et encore n'avons-nous convoqué ici ni les chefs de la social-démocratie allemande, ni leurs homologues autrichiens, britanniques, russes, belges et italiens, dont Benito Mussolini, que pèse l'attitude docile de la masse des combattants acceptant leur ordre de mobilisation? Longtemps, après-guerre, on dénonça les départs dans l'allégresse, la fleur au fusil, de foules ivres de conquêtes ou de désirs de revanche. On admet aujourd'hui que ces scènes, bien réelles, ne touchèrent que des minorités, dans les villes capitales et qu'elles ne sont en rien représentatives de l'état d'esprit majoritaire parmi les soldats. S'appuyant à la fois sur le témoignage de Marc Bloch et, plus important, sur l'analyse effectuée à chaud par les instituteurs de nombreux départements et étayée par la consultation des dossiers des préfets, Jean-Jacques Becker tordit le cou à cette légende et résuma, dans un livre qui fit date, en 1977, l'état de l'opinion par l'expression « résignation patriotique » qui convainquit assez largement la communauté des chercheurs.²⁵ Alphabétisés, passés par l'école et la caserne de la République, lecteurs de quotidiens et d'autres produits de la culture de masse, les Français aimaient leur patrie et, puisque le gouvernement, les Eglises, la presse, les partis politiques et les syndicats leur affirmaient, presque uniment, que leur pays n'était pas responsable de l'entrée en guerre, ils n'avaient nulle raison de désertir ou d'hésiter avant de rejoindre leur unité.

Confirmée par l'étude de Léonard Smith en 1994, cette vision évite de poser la question d'un éventuel conformisme des citoyens que Stefan Zweig, avec bien d'autres, avait pourtant évoquée dans ses souvenirs du printemps 1914. Se promenant alors dans le val de Loire, il avait enregistré douloureusement l'explosion de haine antiprussienne déclenchée, dans un cinéma, par l'apparition fugace du Kaiser Guillaume II aux actualités.²⁶ Même réécrite à la lumière de l'hécatombe guerrière, cette évocation de foules plus ou moins consentantes à la propagande cocardière rencontre le sentiment de ceux qui, comme Roger Martin du Gard, entendront dénoncer les fauteurs de guerre après la fin du conflit. *L'été 14* décrit des scènes de pillage de magasins allemands, ou supposés tels, lors de la mobilisation, le 3 août 1914, et Marc Bloch écrira, pour sa part, en songeant à ces premiers moments de rupture de l'ordre habituel: « Les hommes pour la plupart n'étaient pas gais ; ils étaient résolus, ce qui vaut mieux »,²⁷ consolidant par là-même la vision rassurante de centaines de milliers de soldats-citoyens consentant au sacrifice d'une patrie chérie depuis l'enfance. Le souvenir des pages sublimes du *Tour de la France par deux enfants: Devoir et patrie*, le livre de lecture courante vendu à six millions d'exemplaires entre 1877 et 1900 dans lequel André et Julien entamaient leur périple

²³ Simon Epstein, *Un paradoxe français: Antiracistes dans la Collaboration, antisémites dans la Résistance* (Paris, 2008).

²⁴ Sébastien Laurent, *Daniel Halévy: Du libéralisme au traditionalisme* (Paris, 2001).

²⁵ Jean-Jacques Becker, *1914, Comment les Français sont entrés dans la guerre?: Contribution à l'étude de l'opinion (printemps-été 1914)* (Paris, 1977).

²⁶ Stefan Zweig, *Le monde d'hier: Souvenirs d'un Européen*, trad. fr. (Paris, 1982), 249-50.

²⁷ Marc Bloch, *Souvenirs de guerre: 1914-1915* (Paris, 1969), 9-10.

en quittant la ville occupée de Phalsbourg par la Porte de France, avait sans doute ressurgi en ces heures d'angoisse.

On n'a peut-être pas assez dit à quel point ce type de manuel scolaire et la plupart des autres en usage à l'école primaire en France à la Belle Époque avaient marqué les esprits et préparé les enfants à leur devoir futur de soldats chargés de reprendre à l'Allemagne les provinces perdues.²⁸ Habités à considérer les Prussiens comme des sauvages qui massacraient les enfants depuis les lendemains de la défaite de 1870 et à les assimiler à ces « apaches » que la grande presse gorgée de faits divers livrait en pâture à ses lecteurs autour de 1900, les Français de 1914 n'avaient guère besoin qu'un appareil de propagande militaire efficace se mette en marche pour accepter certaines assimilations hâtives. Les rumeurs qui s'emparèrent des esprits à l'entrée des troupes allemandes en Belgique s'appuyèrent évidemment sur ce terreau fertilisé depuis des décennies par les journaux populaires. Au fond, si l'on compare les récits d'atrocités commises par les Allemands tels que reconstitués par John Horne et Alan Kramer avec les souvenirs fantasmés des crimes perpétrés en 1870 transmis par l'école, on comprend qu'une culture, non pas de guerre, mais de rancœur ou de crainte imprégnait assez largement les esprits côté français.²⁹

Pour autant, les témoignages utilisés par ceux qui, comme Nicolas Mariot, observent l'attitude des soldats en guerre en fonction de leurs origines et de leurs professions, ne valident pas forcément cette interprétation et mettent plutôt en évidence la soumission apparente des mobilisés à une situation qui les dépasse. Interprétant leur « résignation », non comme une preuve de patriotisme mais comme le résultat d'un dressage social initié à l'école, complété à la caserne puis transformé en quasi habitus à l'usine ou au bureau, le sociologue rejoint le romancier Léon Werth qui, dans *Clavel chez les majors*, explique qu'à la déclaration de guerre « l'obéissance fut unanime ou presque ». ³⁰ Corroborée par toutes les enquêtes portant sur les désertions ou les refus d'incorporations, très minoritaires, voire les stratégies de contournements pour échapper à la mort,³¹ cette volonté de ne pas se singulariser, d'imiter le comportement des proches et des amis soulève la question du conformisme sans pour autant atténuer la responsabilité de ceux qui avaient contribué à le nourrir et à le renforcer. Compte tenu de l'existence d'une sorte d'Union sacrée qui, dans tous les pays belligérants, soude partis politiques, syndicats, Églises et grandes institutions morales ou scientifiques, c'est la dissidence qui aurait été incompréhensible, non le ralliement des masses à la mobilisation. A la différence de Bergson, les paysans et les ouvriers en partance pour le front n'avaient nul besoin de se persuader que « la lutte engagée contre l'Allemagne [était] la lutte même de la civilisation contre la barbarie », ³² déclaration faite à l'Académie des sciences morales et politiques le 4 août 1914 par un philosophe qui aurait, de ce fait, lui aussi mérité le sobriquet de « rossignol du carnage » affublé par Romain Rolland à Maurice Barrès après la guerre. Aux yeux des « simples », pour parler comme Emile Guillaumin, les faits se suffisaient à eux-mêmes et, puisque le fascicule de mobilisation indiquait quand partir et dans quel cantonnement se rendre, il n'y avait rien d'autre à faire qu'obéir.

²⁸ J. Y. Mollier, « Fondements scolaires de la légitimité culturelle. L'école de la République », in *Que vaut la littérature?*, dir. Denis Saint-Jacques (Québec, 2000), 249-64.

²⁹ John Horne et Alan Kramer, *German Atrocities: A History of Denial* (New Haven, 2001).

³⁰ Léon Werth, *Clavel chez les majors* [1919], rééd. (Paris, 2006), 211.

³¹ André Bach, *Fusillés pour l'exemple, 1914-1915* (Paris, 2004).

³² Henri Bergson, *Mélanges*, rééd. (Paris, 1972), 1102.

Nationalisme et catholicisme dans l'immédiat avant-guerre

L'enquête d'Agathon intitulée *Les jeunes gens d'aujourd'hui* avait montré qu'une partie de la jeunesse, les jeunes hommes passés par l'université ou les grandes écoles, manifestait, en 1913, des sentiments dont l'Action française s'attribua rapidement le mérite. Même biaisée, et elle l'était fortement, cette plongée dans les représentations d'une partie de la future élite mettait en évidence un goût pour l'action, une énergie vitale, un dynamisme qui s'accompagnaient d'un vif attachement à la nation,³³ ce qui distinguait cette génération de celles qui l'avaient précédée. De plus, les apprentis sociologues soulignaient l'impact du *revival* religieux que bien d'autres observateurs ont noté comme un signe des mutations survenues dans la France réputée républicaine et radicale des années 1910-1914. La conversion du petit-fils de Renan, Ernest Psichari, que l'on peut interpréter soit comme une revanche ou une trahison si l'on tient à participer aux joutes du temps, soit comme un événement aussi individuel que dénué d'importance collective si on le rattache à sa destinée singulière, est devenu, en pleine guerre, avec la publication du *Voyage du centurion* en 1916, un signe dont le Ciel usait pour montrer le chemin de la vérité. Mise en relation avec les conversions au catholicisme de Paul Claudel, Jacques et Raïssa Maritain, Henri Ghéon et, bien entendu, Charles Péguy, cette rupture solennelle avec l'anticléricalisme cher au Petit Père Combes et à tous les partisans de la séparation des Églises et de l'État prenait soudainement sens et sonnait comme l'annonce d'une défaite définitive des dreyfusards et des socialistes.

Pour Frédéric Gugelot qui a étudié le cheminement de ces 150 à 200 intellectuels revenus à la religion de leur famille – l'immense majorité – ou vraiment convertis à un autre culte entre 1885 et 1935,³⁴ il ne fait guère de doute que ce fut d'abord un phénomène médiatique, longuement et minutieusement rapporté par la presse qui eut tendance à le sur-interpréter. Si on s'amusait, cruellement, à opposer à cette liste l'impressionnante cohorte des professeurs, avocats, médecins, ingénieurs qui, dans le même temps, abandonnèrent la religion qu'ils avaient reçue lors de leur baptême, on obtiendrait une vision diamétralement opposée à celle-ci.³⁵ Toutefois puisqu'un fait médiatique est un fait, il convient de prêter à l'usage de ces signes envoyés par le Ciel selon la presse catholique l'attention qu'ils méritent. N'ayant jamais accepté la République, encore moins après 1905 qu'avant, et ce, malgré l'invitation de Léon XIII, en 1892, à soutenir tout régime qui ne se dressait pas en ennemi de ses droits,³⁶ l'Église française mit en place, en ces années d'avant-guerre, une stratégie offensive destinée à récupérer les positions perdues. Adversaire résolu des protestants accusés d'avoir déclenché la première fracture, la Réforme, des Francs Maçons désignés comme les responsables de la Révolution française, le second ébranlement, des Juifs envers lesquels un antisémitisme de combat a été ajouté à l'antijudaïsme traditionnel dans les années 1890-1900, et des étrangers qui menacent l'intégrité de la nation, la hiérarchie catholique a développé un argumentaire très proche de celui de l'Action française, Maurras se contentant de donner à ces haines

³³ Prochasson et Rasmussen, *Au nom de la patrie*, ch. 1.

³⁴ Frédéric Gugelot, *La conversion des intellectuels catholiques en France: 1885-1935* (Paris, 1998).

³⁵ Jean-Yves Mollier, *La mise au pas des écrivains: L'impossible mission de l'abbé Bethléem au XXe siècle* (Paris, 2014), 179-81.

³⁶ C'était le sens de l'encyclique *Au milieu des sollicitudes* publiée en février 1892.

recuites, dans sa définition des quatre Etats confédérés contre la France, la dimension d'une synthèse idéologique frappée du coin de la cohérence intellectuelle.³⁷

Comme l'a montré l'étude d'Hervé Serry, la « naissance de l'intellectuel catholique »³⁸ se produit bien en cette période où l'on enregistre des conversions nombreuses, ce qui explique la vitalité des « Semaines des écrivains catholiques » après la Première Guerre mondiale et leur capacité à organiser, avec l'aide de la Fédération nationale catholique, en 1933, la première « bataille du livre » de l'histoire de France.³⁹ Avant même que leur rôle d'infirmiers et d'aumôniers ne les place, en 1914-1918, dans une position idéale pour devenir les confidents des poilus blessés ou terrifiés par les déluges d'acier qui se déversent sur eux, les clercs avaient retrouvé une partie de leur aura en animant les patronages, les bibliothèques paroissiales et une multitude d'œuvres installées un peu partout. Bénéficiant d'une presse très incisive, comprenant outre *La Croix* et *Le Pèlerin*, des éditions diocésaines de *La Croix* et des bulletins paroissiaux parlant des problèmes locaux, l'Eglise catholique possédait de nombreuses écoles primaires et, surtout, secondaires, qui lui permettaient d'influer sur le devenir des élites qui les fréquentaient. Secouée par la Séparation en 1905 mais dynamisée par la mobilisation contre les inventaires en 1906 puis par la querelle des manuels scolaires en 1909, elle était parvenue à compenser le recul des ordinations de prêtres en confiant aux laïques, les hommes d'œuvres et les dames patronnesses, une partie des tâches autrefois dévolues aux curés desservant des paroisses.

Très éloignée de la République et en osmose assez grande avec les thèses de l'Action française avant sa condamnation publique par Rome en 1926, elle stigmatisait aussi bien les prêtres démocrates comme l'abbé Lemire que ceux qui, comme l'abbé Loisy, avaient tendance à utiliser les ressources de la science contemporaine pour interroger les textes sacrés. Dénonçant la prétention des intellectuels qui, depuis Voltaire, Diderot et les Lumières, et, plus encore, l'affaire Dreyfus, entendent mettre leur intelligence au service du doute méthodique, de l'esprit critique et du refus de tous les dogmes, l'Eglise catholique a su profiter du raidissement antimoderniste que constitue le pontificat de Pie X pour rallier à elle tous ceux qu'ébranlent les « faillites » ou les « banqueroutes » de la science, pour utiliser la fameuse formule de Brunetière en 1895.⁴⁰ Dans un monde où les appétits matériels semblent vouloir éliminer toute trace d'humanisme et de romantisme, où les scandales succèdent aux scandales, de Panama en 1892-1893 à l'affaire des fiches en 1904, et où la République a du mal à ériger le solidarisme cher à Léon Bourgeois en doctrine capable de fédérer les enthousiasmes de la jeunesse, les jésuites, les dominicains et les professeurs des instituts catholiques attirent à eux de plus en plus de jeunes gens qui refusent l'incroyance ou le scepticisme de leurs pères. A l'Ecole Normale supérieure, les « talas », ceux qui vont à la messe, représentent un pourcentage non négligeable au début du XXe siècle et les camelots du Roy, les vendeurs du journal *L'Action française*, quotidien à partir de 1908, sont désormais assez nombreux pour occuper la rue et aller interrompre les cours des professeurs notoirement anticléricaux. L'affaire Thalamas, du nom de cet historien qui avait mis en doute devant ses élèves la santé

³⁷ Sur Charles Maurras, voir, entre autres, Victor N'guyen, *Aux origines de l'Action française* (Paris, 1991) et Jacques Prévotat, *Les catholiques et l'Action française: Histoire d'une condamnation, 1899-1939* (Paris, 2002).

³⁸ Hervé Serry, *Naissance de l'intellectuel catholique* (Paris, 2004).

³⁹ Mollier, *La mise au pas des écrivains*, 294-301.

⁴⁰ Claude Langlois, « La naissance de l'intellectuel catholique » in Pierre Colin, dir., *Intellectuels chrétiens et esprit des années 1920* (Paris, 1997), 213-33.

mentale de Jeanne d'Arc, n'a d'intérêt que parce qu'elle montre que, en cette année 1908, Emile Zola, d'ailleurs assassiné en 1902, ne pourrait plus faire de Bernadette Soubirous « une irrégulière de l'hystérie »⁴¹ sans courir le risque d'être attaqué dans la rue, giflé et violenté comme le professeur de la Sorbonne le fut avant que son cours ne soit interrompu.⁴²

Les intellectuels à la veille de la Première Guerre mondiale

Compte tenu de l'intensité de la bataille qui entoura la révision du procès du capitaine Dreyfus en 1897-1899, un modèle d'intellectuel s'est imposé dans l'historiographie internationale, au point de faire oublier que son origine remonte au combat de Voltaire pour réhabiliter Calas et que, dans une histoire nécessairement complexe, le concept cache au moins plusieurs virtualités de développement, l'intellectuel de gauche et celui de droite si l'on veut utiliser les clivages politiques, mais aussi le catholique et son antithèse, l'incroyant. Claude Langlois, Hervé Serry et d'autres historiens et sociologues travaillant sur les années pendant lesquelles les « conversions » ou, plus exactement, les retours à la foi familiale, furent les plus nombreuses ont mis en évidence l'émergence de cette nouvelle figure de l'intellectuel catholique. Ecrivain à la manière de Paul Claudel ou de François Mauriac, mais aussi de Georges Bernanos et de Jacques Rivière, philosophe comme Jacques Maritain ou Henri Gouhier, artiste comme Jean Cocteau, musicien comme Vincent d'Indy, ils ont, en règle générale, ajouté le nationalisme à leur foi et, de ce fait, n'avaient aucune raison de s'opposer à la guerre en 1914. Même s'il est difficile de préciser à quel point leur engagement produisit des effets sur celui de leurs adversaires, on peut admettre une certaine porosité entre leurs positions et celles de ceux dont ils étaient éloignés, comme le montre l'évolution du groupe dirigeant de la *NrF* où les crises religieuses furent très nombreuses à la veille de la Première Guerre mondiale. Dans les autres revues qui comptaient dans le champ littéraire, le *Mercure de France*, la *Revue de Paris*, la *Nouvelle Revue*, sans parler de la vieille mais toujours active *Revue des Deux Mondes*, des phénomènes analogues se produisirent, limitant de la sorte l'espace réservé à ceux qui demeuraient fidèles à leur engagement dreyfusard ou ajoutaient l'internationalisme à leur idéal.

Ceux-là étaient nombreux à s'être engagés à la SFIO, le parti de Jaurès, ou à avoir milité en faveur de la paix, autour du mouvement de La Haye ou de la paix par le Droit,⁴³ mais les guerres balkaniques avaient ébranlé leur espoir de voir les négociations l'emporter sur les ardeurs belliqueuses et l'arrivée de la canonnière Panther dans la baie d'Agadir avait fait craindre le pire en 1911. On sait que Clemenceau avait lui-même tourné le dos à son idéal ancien après 1905 en voyant l'Allemagne s'opposer aux velléités françaises sur le Maroc et on peut citer l'attitude de plus en plus hostile au pangermanisme de Charles Andler pour aider à comprendre pourquoi le vote de la loi des trois ans de service militaire entraîna la majorité du Parlement en 1913 et ce, malgré la campagne de Jean Jaurès qui ne voulait pas donner à l'Allemagne un motif de surenchère guerrière. Au-delà de ces faits bien connus, il convient de regarder au plus près la sociologie de la masse des intellectuels français pour comprendre que, trop souvent, l'arbre cachait la forêt. Ainsi, s'il est vrai que les

⁴¹ Cette expression figure dans *Lourdes*, le roman publié en 1894. Sur son assassinat en 1902, voir Alain Pagès et Owen Morgan, *Guide Emile Zola* (Paris, 2002).

⁴² Anne Rasmussen, « L'affaire Thalamas », *L'Histoire* 210 (mai 1997):62.

⁴³ Robert Vandenbussche et Alain-René Michel dir., *L'idée de paix en France et ses représentations au XXe siècle* (Villeneuve d'Ascq, 2001).

amicales des instituteurs s'affichaient anticléricales, internationalistes et assez proches des idées affichées par Gustave Hervé avant 1912, les enquêtes minutieuses effectuées par Jacques et Mona Ozouf auprès de ceux qui vivaient encore dans les années 1960 ont montré que l'immense majorité des instituteurs et des institutrices en poste avant 1914 se mariaient religieusement et n'affirmaient aucun écart significatif de comportement par rapport à la religion catholique.⁴⁴

C'est à la lumière de ces enquêtes sociologiques qu'il convient de lire l'essai de Nicolas Mariot sur les intellectuels français présents au front et désireux de continuer la guerre malgré les morts, les blessures et l'hécatombe qui fauchait des générations de jeunes gens. On peut même retourner le questionnement initial et se demander ce qui aurait pu pousser ces enseignants qui formaient alors les gros bataillons des régiments intellectuels à s'opposer à la mobilisation puisqu'ils adhéraient à la vision majoritaire qui affirmait la responsabilité des empires centraux dans le déclenchement du conflit et refusaient de voir celle de la Russie et celle du président français, Raymond Poincaré, dont tout laisse à penser qu'il joua les bouffons lors de son voyage en Russie en juillet 1914.⁴⁵ Ajoutés aux écrivains et journalistes catholiques, aux intellectuels juifs qui, pour achever leur intégration dans la société française, étaient prêts au sacrifice suprême, quitte à devoir tirer sur un coreligionnaire d'un autre pays belligérant, comme l'avait montré l'enquête d'Anatole Leroy-Beaulieu intitulée *Israël chez les nations* publiée en 1893, et aux protestants qui partageaient leurs convictions, ces instituteurs vinrent grossir la masse de ceux dont la résolution patriotique frappa les contemporains. C'est sans doute parce que ce groupe humain laissa de nombreux témoignages et se montra plus bavard que les autres que, par extrapolation, les historiens en vinrent à conclure que tous les Français firent preuve des mêmes sentiments ou d'une sensibilité comparable.

Les changements qui s'opérèrent à partir de 1916 et, plus encore, 1917, amenèrent un certain nombre d'écrivains, d'artistes, de journalistes et d'hommes politiques à revenir sur leur attitude de 1914 et à tenter de trouver, à Zimmerwald, Kienthal ou Stockholm, des solutions pour arrêter l'hécatombe. Otto Dix et Fernand Léger devinrent, après guerre, représentatifs de cet état d'esprit, comme Henri Barbusse, Erich-Maria Remarque et tous ceux qui utilisèrent leur plume pour faire du pacifisme une force capable d'enrayer toute velléité de plonger l'humanité dans l'horreur. Toutefois, en août 1914, leur vision du monde était à l'opposé de celle-ci et ils partirent au front sans avoir l'impression de renier leur identité ni de renoncer à ce qui faisait l'essence de l'intellectuel depuis qu'il avait pris conscience d'appartenir à une espèce particulière. Alors que l'immense majorité des combattants se contentait d'obéir aux ordres concernant la mobilisation, eux se crurent obligés de justifier en raison leur consentement à la discipline exigée par leurs gouvernements, ce qui les désigna, après guerre, aux attaques de tous ceux qui cherchèrent des responsables à l'ampleur de la tuerie. *Le Canard enchaîné*, le journal satirique né sur le front, fit de Maurice Barrès « le chef de la tribu des bourreurs de crâne » avant que Romain Rolland ne le qualifie de « rossignol du carnage ». Après ses articles de l'automne 1914 dans lesquels il avait stigmatisé « les deux puissances morales, dont cette guerre contagieuse a le plus révélé la faiblesse, [...] le christianisme et le

⁴⁴ Jacques et Mona Ozouf, *La République des instituteurs* (Hautes Etudes-Gallimard-Le Seuil, 1992). Sur 20 000 questionnaires adressés, les enquêteurs ont reçu plus de 4 000 réponses, ce qui constitue un sondage en vraie grandeur.

⁴⁵ Clark, *The Sleepwalkers*, est très sévère sur son attitude ambiguë en 1914 et encore plus sur ses mensonges d'après-guerre.

socialisme », l'écrivain devait, avec sa « Déclaration d'indépendance de l'esprit » publiée dans *L'Humanité* du 26 juin 1919, dresser l'acte d'accusation qui marqua plusieurs générations.⁴⁶

Et d'abord, écrivait-il, constatons les désastres auxquels a conduit l'abdication presque totale de l'intelligence du monde et son asservissement volontaire aux forces déchaînées. Les penseurs, les artistes ont ajouté au fléau qui accable l'Europe dans sa chair et dans son esprit une somme incalculable de haine empoisonnée: ils ont cherché dans l'arsenal de leur savoir, de leur mémoire, de leur imagination des raisons anciennes et nouvelles, des raisons historiques, logiques, poétiques de haïr; ils ont travaillé à détruire la compréhension et l'amour entre les hommes; et ce faisant ils ont avili, abaissé, dégradé la pensée, dont ils étaient les représentants.⁴⁷

A peine publié, ce texte magnifique, tout imprégné de dreyfusisme et de refus de voir la raison d'Etat l'emporter sur la conscience critique, devait soulever la colère d'autres intellectuels qui signèrent la pétition intitulée « Pour un parti de l'intelligence » parue dans *Le Figaro* du 19 juillet 1919 et dénonçant à la fois « le bolchevisme de la pensée » et « le parti de l'ignorance ».⁴⁸ Daniel Halévy, Pierre de Lescure, le futur fondateur des Editions de Minuit, apportèrent leur voix au manifeste rédigé par Henri Massis – la moitié d'Agathon – et signé par Charles Maurras, Paul Bourget et Louis Bertrand, signe d'un trouble profond par rapport aux motifs qui les avaient poussés à accepter l'Union sacrée en août 1914. Rejetant l'examen de conscience cher aux catholiques ou l'autocritique, aux marxistes, ils assumaient leur choix et la résignation patriotique qui, en août 1914, les avait conduits à rejoindre leur régiment. Acceptant à l'avance la clause du traité de Versailles qui allait inscrire dans le marbre du traité la responsabilité de l'Allemagne dans le déclenchement des combats, ils considéraient comme un affront l'invitation au doute, au retour sur eux-mêmes et à la réflexion approfondie sur l'engagement des intellectuels au service de la guerre. Un fossé devait désormais séparer ceux qui suivront Romain Rolland, Henri Barbusse et les surréalistes qui mettront bientôt leur mouvement au service de la révolution et tous ceux qui, pacifistes ou demeurés bellicistes, n'accepteront jamais de renier leur culte de la patrie et ses conséquences. Des artistes comme Otto Dix, Georges Groz, Fernand Léger ou Pablo Picasso laisseront passer des signes évidents de remords ou de remise en cause dans leur œuvre mais, pour la masse des intellectuels, le moment n'était pas venu d'une révision douloureuse de leur engagement.

D'une guerre à l'autre

Par chance, la montée des fascismes dans l'entre-deux-guerres rendit plus aisée l'attitude à adopter face au danger que représentait l'avènement, en Europe et en Asie, de sociétés totalitaires qui se construisaient sur le refus de la démocratie et en opposition absolue avec les idéaux remontant aux Lumières et à la Révolution française. Le revirement brutal de la Troisième Internationale en 1934 et son adhésion

⁴⁶ Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, cité in *Le dégoût de la guerre*, textes choisis et présentés par Gilles Heuré (Paris, 2014), 25.

⁴⁷ Cité in Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises* (Paris, 1990), 41-42.

⁴⁸ Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises*, 43-46.

à la lutte contre les forces de l'axe Rome-Berlin-Tokyo en train de se construire favorisèrent la réconciliation, en France, du drapeau rouge avec celui qui l'avait précédé, ce drapeau bleu-blanc-rouge dont le poète Lamartine avait dit, en 1848, qu'il avait fait le tour de l'Europe. La crise éthiopienne puis la guerre d'Espagne renforcèrent nombre d'intellectuels dans leur sentiment qu'il fallait choisir et s'engager. Le célèbre tableau intitulé *Guernica* de Picasso résumera longtemps la clarté de cette fin des années Trente: devant l'horreur suscitée par la cruauté des bombardements de l'aviation nazie, il fallait dénoncer *les grands cimetières sous la lune* qui valurent à Bernanos, écrivain d'extrême droite, admirateur de Drumont et de Maurras, la haine de son propre camp. Son refus de la barbarie apparaissait à ses amis comme une trahison mais les dominicains eux-mêmes étaient ébranlés et leur magazine, *Sept*, fut supprimé sur l'ordre du Vatican afin de ne pas alimenter un rapprochement entre catholiques et marxistes qui allait se prolonger dans la Résistance.

Au-delà de ces faits, on ne peut manquer d'interroger l'acceptation de la défaite, en juin 1940, et celle du régime qui mit fin à la Troisième République, cet Etat français de sinistre mémoire. Là encore, il ne manqua pas de clercs, regroupés autour des magazines *Candide*, *Gringoire* et *Je suis partout* avant guerre, pour approuver la révolution nationale et considérer, comme Charles Maurras, que l'accession au pouvoir du maréchal Pétain était une divine surprise.⁴⁹ Zeev Sternhell, s'opposant à la vision irénique que René Rémond et ses disciples avaient imposé dans l'historiographie française, verra dans cette arrivée au pouvoir le triomphe d'un fascisme à la française dont les causes profondes remontaient au refus viscéral des principes fondateurs de la République en 1792.⁵⁰ Sans s'attarder sur cette polémique qui obligea les historiens à remettre en question leurs présupposés, on ne peut manquer de tracer un parallèle entre l'engagement des intellectuels en août 1914 et l'acceptation par la génération suivante d'un régime qui remettait en cause tout ce à quoi ils avaient cru auparavant. Face à l'invasion de leur pays et l'occupation de la moitié du territoire, ils plaçaient leur confiance en un vieux militaire dont rien, pourtant, ne pouvait leur donner l'impression qu'il défendrait les droits de l'homme et maintiendrait la séparation des Eglises et de l'Etat. Ni le statut des Juifs publié en octobre 1940 ni le retrait de la nationalité française à des milliers d'étrangers,⁵¹ ni l'aryanisation des entreprises considérées comme sémites ne conduisirent la masse des intellectuels, instituteurs, professeurs, artistes, écrivains, avocats, à la dissidence immédiate et il faudra attendre 1943 pour qu'un revirement progressif de l'opinion ne commence à isoler le régime.

Quand on relit attentivement les journaux autorisés à paraître sous Vichy, *Le Figaro* et *La Croix* par exemple, on est saisi de stupeur en voyant, dans le second cas, des prêtres, intellectuels habitués à peser les mots qu'ils utilisent, justifier le retrait de nationalité à des milliers de Français de fraîche date ou le statut des Juifs, si lourd de conséquences dans la mise à l'écart d'une partie de la nation.⁵² Venant après l'ouverture de camps destinés à parquer les réfugiés espagnols et précédant la révision des manuels scolaires, la suppression des écoles normales d'instituteurs et la

⁴⁹ Tel est la formule utilisée dans l'article publié dans *Le Petit Marseillais* du 9 février 1941 qui fera date et lui vaudra sa condamnation en 1945.

⁵⁰ Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche, l'idéologie fasciste en France*, [1983], rééd. (Paris, 2012), pour une mise au point récente.

⁵¹ Voir Mollier, *La mise au pas des écrivains*.

⁵² Mollier, *La mise au pas des écrivains*.

restauration des « devoirs envers Dieu » à l'école de la République ou l'interdiction de la Franc maçonnerie, ces mesures ne provoquèrent aucune indignation générale dans les milieux où on l'aurait espérée. La dissidence devait attendre les premiers revers des armées allemandes, l'appel de la France libre ou celui des divers mouvements de Résistance, ou encore la publication des premiers volumes clandestins des Editions de Minuit pour prendre de l'ampleur et mobiliser en profondeur les écrivains qui se retrouveront au CNE et autour de sa revue, *Les Lettres françaises*, ce qui ne manque pas d'interroger quiconque réfléchit sur les prises de position des intellectuels dans l'histoire.

Jean-Paul Sartre qui se désintéressait de la politique avant guerre et n'avait même pas voté en 1936 en tirera, après 1945, la conclusion que seul l'intellectuel engagé mérite vraiment ce qualificatif mais, on l'a vu, en 1914 comme en 1939, des écrivains, des penseurs, des philosophes mirent leur plume au service du nationalisme ou du fascisme sans éprouver le sentiment qu'ils trahissaient leurs idéaux ou abandonnaient leur état. Julien Benda avait fustigé les premiers dans *La trahison des clercs* et Jean-Paul Sartre aura les mots les plus durs quand il verra Maurice Merleau-Ponty puis Albert Camus refuser de le suivre sur le terrain de l'engagement aux côtés du PCF. La décolonisation, le Tiers Monde, Cuba, l'Algérie, le Vietnam allaient provoquer d'autres affrontements dans les années 1950-1970 avant que la chute du mur de Berlin puis l'écroulement de l'Union soviétique ne viennent rebattre un certain nombre de cartes. Toutefois, plus près de nous, les deux guerres menées par les Etats-Unis et leurs alliés en Irak ont fait resurgir la question morale de l'engagement des intellectuels en faveur de la paix ou, au contraire, de l'affrontement militaire, Bernard-Henri Lévy n'ayant pas craint, en France, d'emprunter à Maurice Barrès la posture du « rossignol du carnage » chantant, sur les charniers du Moyen Orient la beauté de la guerre. Le silence gêné qui, en Allemagne, accompagne la commémoration du centenaire de la Première Guerre mondiale ajoute une touche de complexité au retour sur l'engagement des intellectuels en 1914, le silence paraissant à beaucoup la tâche la plus urgente dans un monde désormais sans boussoles...